

Jeunesse d'un démocrate

Jean COULOMB et Paulette BELIME

Famille

La famille d'Henri Laugier est tout entière issue des Basses-Alpes, aujourd'hui Alpes de Haute-Provence. Son père Albert Laugier (1861-1935) avait hérité d'une belle maison ancienne perchée dans le village de Simiane¹ et, dans la plaine, d'une petite ferme transmise plus tard par Henri aux paysans qui l'habitaient et en travaillaient les champs. Albert Laugier, laïque convaincu, a occupé dans l'enseignement primaire des postes de plus en plus importants, notamment à Saint-Brieuc, Grenoble et Aix-en-Provence et a terminé sa carrière comme inspecteur primaire du XIII^{ème} arrondissement de Paris.

Marie Coulomb (1867-1952), mère d'Henri, était la fille de Joachim Coulomb, instituteur disgracié en 1851 lors du prélude au coup d'État, devenu plus tard agent voyer départemental, et de Philomène Mollet, qui appartenait à une famille un peu plus aisée de Saint-Michel². Un frère de Philomène lui céda sa part (terre et puits) du "Plan d'Aiguiou" (commune de Mane), et Joachim y bâtit de 1884 à 1887 la maison où Marie accoucha d'Henri le 5 août 1888, puis d'une fille, Lucie³ le 6 janvier 1893.

Henri avait pour ses père et mère un attachement profond. Il les tenait au courant de tout, sollicitant des avis qu'il combattait cependant s'ils différaient du sien. Chose peu croyable, il habitait encore chez eux à 37 ans; une grave crise familiale lui fit alors quitter le boulevard Blanqui pour s'installer rue Hautefeuille. A la mort de son père, il prendra sa mère chez lui rue de Varenne pendant six mois; celle-ci résidera ensuite quelque temps chez sa fille Lucie Belime, puis retournera à Simiane, où elle mourra.

Les grands-parents maternels d'Henri, Joachim et Philomène Coulomb avaient eu trois garçons, qui firent par économie leurs études au Petit Séminaire de Digne, et deux filles destinées à devenir institutrices, mais Marie, la mère d'Henri Laugier, n'exerça pas. Le cadet, Charles Coulomb, né en 1862, fut surveillant d'internat aux lycées d'Aix et de Marseille puis partit pour l'Algérie enseigner latin et grec au collège de Blida. En 1902, Albert Laugier, alors à Saint-Brieuc, présenta son beau-frère Charles Coulomb à Blanche d'Izalguier, collègue qu'il estimait fort. Née en 1877, issue d'une grande famille toulousaine aujourd'hui disparue, mais orpheline et pauvre, elle avait gardé l'empreinte morale des maîtres admirables qu'elle avait eus à Fontenay. Mariés en 1903, Charles et

¹ Aujourd'hui Simiane-la-Rotonde.

² Aujourd'hui Saint-Michel-l'Observatoire. Sans en être l'inspirateur, Henri Laugier a applaudi à la création de l'observatoire de Haute-Provence, et l'a favorisée.

³ Mère de Paulette Belime, co-signataire du présent article.

Blanche Coulomb, les "chers Africains"⁴, reçurent dès 1904 à Blida une visite d'Henri (suivie d'une tournée en Kabylie qui l'enthousiasma), puis en 1911 une autre visite à Alger.

La Haute-Provence

Parler de l'enracinement d'Henri est un des cas où il serait difficile de ne pas déborder notre cadre strict. De Simiane à Mane (une vingtaine de kilomètres) s'étendait pour lui "le plus beau pays du monde". Notre but n'est pas d'en persuader le lecteur, mais seulement d'expliquer la nostalgie de ses lettres de guerre, par exemple : "La situation d'ermite cultivé sur les pentes de Lure ou du Ventoux est celle qui doit donner le plus de bonheur à ceux que leur ambition n'appelle pas à conquérir le monde"⁵. Même lorsqu'il ne fera plus dans sa maison de Simiane que des apparitions⁶, il convaincra le recteur Jean Roche⁷ d'acheter une maison voisine, le poète Yves Bonnefoy d'y relever une ruine. Près du Plan d'Aiguiou, à Porchères⁸, Henri rêva d'acquérir une ferme encore debout.

Passionné pendant toute sa vie par les individualités hors série, Henri Laugier a encouragé Pierre Martel, curé de Simiane, après que celui-ci eut abandonné la vie ecclésiastique⁹. A Lucien Henry, dit Lulu, qui tenait une galerie de peinture à Forcalquier et qui mourra assassiné, il enverra en 1972 sa propre caricature.

Élu en 1945, sans l'avoir cherché, conseiller municipal de Simiane, Henri Laugier (hostile toujours aux mandats politiques) refusera de devenir maire et conseiller général, mais il créera une bibliothèque (qui porte aujourd'hui son nom), organisera des déjeuners mémorables, et protestera en 1965 contre l'installation des missiles nucléaires au Plateau d'Albion.

Il est enterré, comme il l'a voulu, dans le petit cimetière de Simiane. Peu de mois après sa mort en 1973, Marie Cuttoli, qui avait été la compagne de sa vie, l'a rejoint, dans une tombe toute simple, non loin de celle d'Albert et de Marie Laugier.

Études secondaires à Grenoble

On a souvent cité la boutade d'Henri : "J'étais un très bon élève, avec tout ce que cela comporte de péjoratif". Il acquit au lycée de Grenoble une magnifique culture littéraire¹⁰ et son goût pour les arts, tout en acceptant des débats philosophiques "à la vertu desquels il ne croyait pas"¹¹. Son esprit d'observation, son intuition des causes possibles des phénomènes, son courage pour les examiner, son immense mémoire, lui ouvraient largement la porte des sciences expérimentales. (Il ne semble pas qu'il ait

⁴ Parents de Jean Coulomb, grands-parents de Pierre Coulomb.

⁵ 22 avril 1916. *Matériaux pour une biographie d'Henri Laugier*, n° 4.

⁶ Lamba, première femme d'André Breton, y aura quelque temps son atelier de peinture.

⁷ Jean Roche fera un jour donner le nom d'Henri Laugier au collège de Forcalquier.

⁸ Berceau de deux des premiers Académiciens. Pierre Boulez y bâtit. (Voir fig. 2, dessin d'Henri en 1906.)

⁹ Réconcilié, il fonda le mouvement "Alpes de Lumière".

¹⁰ Il savait par coeur des milliers de vers de Racine et Hugo, ses auteurs favoris. Il dessinait et peignait fort agréablement, mais la musique l'intéressait moins.

¹¹ H. Laugier, *Du civisme national au civisme international*, Ophrys, 1972.

mordu aux mathématiques, et il acceptera plus tard, de Lapicque et ses élèves, des arguments un peu simplistes). Selon lui¹², il voulait dès 1905, faisant fi des grandes écoles, s'adonner à la physiologie. S'il passa encore à Grenoble l'examen (PCN) préparatoire aux études de médecine, ce fut faute de chaire de physiologie à l'Université.

Mais il allait s'arranger pour monter à Paris.

Études supérieures à Paris

Albert Laugier était "membre primaire élu du Conseil supérieur de l'Instruction publique"¹³. Ses relations mirent Henri "en contact direct avec Charles Richet à la faculté de médecine, puis avec Albert Dastre et Louis Lapicque à la Sorbonne, et avec Paul Appell, alors recteur de l'Académie". C'est sans doute ce dernier qui aida Henri à obtenir, en octobre 1906, une place de pion au lycée Saint-Louis¹⁴. C'était un triste métier ("l'oncle Charles" l'avait eu en horreur); Henri s'en accommoda, utilisant ses instants de liberté pour l'étude et pour de premiers contacts avec la vie intellectuelle et politique parisienne.

Le physiologiste Charles Richet (1850-1935) allait découvrir, avec Portier, l'anaphylaxie, qui lui valut un Prix Nobel de médecine en 1913, avant qu'il se tournât, hélas, vers la métapsychique. Il accueillit Henri avec une grande bonté dans son service hospitalier et dans son laboratoire de la faculté de médecine; il l'installera en 1912 dans l'ancien Institut Marey pour y créer un Centre de physiologie du travail¹⁵; il présidera, en 1913, le jury de sa thèse de médecine. Cependant Richet, sauf par son pacifisme, ne paraît pas avoir imprégné Henri beaucoup plus que Henri Roger (pathologie expérimentale), fondateur en 1930 de l'Union rationaliste, ou même que Jules Dejerine (pathologie nerveuse), dont l'enseignement put être un prélude aux fécondes relations d'Henri avec l'extraordinaire docteur Toulouse¹⁶.

Les contacts d'Henri avec Louis Lapicque, successeur de Dastre à la chaire de physiologie de la faculté des sciences, allaient rapidement devenir fraternels et s'étendre à tous les domaines. Dès avril 1907¹⁷, Lapicque, louant le sérieux et la probité d'Henri veut lui faciliter l'accès à la Station de biologie marine de Roscoff et le recevoir dans sa maison de Bretagne¹⁸. Il lui propose son aide financière. Son but est de "rabattre" vers la physiologie un sujet brillant qui pourrait être attiré par la médecine bien qu'il en maudisse l'empirisme. Les craintes de Lapicque ne dureront guère : la première publication d'Henri (1908) concerne des rapports entre l'oeil et le cerveau chez les

¹² Ibid.

¹³ Ibid.

¹⁴ *Matériaux pour une biographie d'Henri Laugier*, n° 4.

¹⁵ Ibid, n° 3. Lettre de Laugier du 2/12/12 "Richet ... veut attaquer l'étude de la fatigue par le côté psychologique, alors que je voudrais l'attaquer par le côté chimique; Richet est d'ailleurs un rêveur et un grand enthousiaste..." Le successeur d'Henri à l'Institut Marey sera le célèbre neurophysiologiste Alfred Fessard.

¹⁶ Voir W.H. Schneider, "Henri Laugier, the Science of Work and the Workings of Science in France, 1920-1940", *Cahiers pour l'histoire du CNRS*, n° 5, 1989.

¹⁷ *Matériaux...*, n° 3.

¹⁸ Sans doute à l'Arcouest, où de grands universitaires de gauche se sont installés à la suite de Seignobos; Henri y achètera un terrain, mais le cédera plus tard à un ami (il se disait heureux que ses amis aient de belles résidences, mais il ne les imitait pas).

vertébrés inférieurs, et il écrit en novembre 1910¹⁹ que ses expériences sur la perméabilité des tissus pourraient être utiles "à un autre point de vue, plus médical, partant secondaire"!

En 1911, Lapicque s'installe au Muséum. "Nous sommes là", écrit Henri, "un petit nombre de bons compagnons..., qui travaillons gaiement au milieu de l'inconfortable". Nous citerons seulement parmi eux le couple Mulon, et Henry Cardot, signataire avec Henri d'un nombre considérable d'articles²⁰. La guerre retardera jusqu'en 1921 la soutenance de la thèse de doctorat ès sciences d'Henri. L'oeuvre du groupe Lapicque, fondée sur des mesures de la "chronaxie"²¹, est fort critiquée aujourd'hui. Henri, qui avait conscience des limites du domaine ainsi couvert, se verra reprocher au contraire la diversité des sujets qu'il abordera.

Autres activités

Henri avait une tendance à chercher immédiatement une solution pour tout problème qu'il se voyait poser, tendance qui entraînera, au cours de ses multiples rencontres, de nombreux engagements personnels et souvent de nouvelles amitiés (en cas de dissentiment, il s'efforçait de convaincre; chaque échec l'atteignait douloureusement). Sans pouvoir citer tous ses amis, voyons-en du moins les centres d'intérêt.

Dès 1906, Henri mord à la politique et juge ses principaux acteurs. En 1906, son père, homme de principes, républicain et démocrate, s'indigne de le voir prôner le collectivisme et l'anarchie. Henri répond en s'appuyant sur Tolstoï, qu'il admirera toujours. Il veut par exemple "rendre les élections plus morales" ou "donner du bien-être aux ouvriers". Il est, en 1910, un des organisateurs de "l'École socialiste" et un membre du groupe des "Étudiants collectivistes" qui deviendra en 1911 celui des "Étudiants socialistes révolutionnaires"; il en sera quelques mois le secrétaire en 1913²². Il est dès lors lecteur de *L'Humanité* jaurésienne, et partisan du Bloc des gauches. 1913 est l'année des pétitions contre le service militaire de trois ans. Une des pétitions, réservée aux "universitaires hommes"(!), a déjà été signée par Lapicque, Mulon et Bouglé (qui est voisin d'Henri à l'Institut Marey); une autre pétition, celle de *L'Humanité*, est ouverte à tous. Mais Henri n'obtiendra pas les signatures de ses "chers Africains" !

Au début de 1911, Henri est pressé par un camarade, "légume important de la Loge Les Étudiants dont fait partie Lapicque", d'y adhérer sans délai; ce camarade affirme à Henri que la franc-maçonnerie est beaucoup moins une entreprise d'assistance mutuelle qu'un lieu de libre discussion - des mots qu'Henri utilisera lui-même plus tard. Bien que ses parents cherchent à obtenir des délais de réflexion, il entame bientôt le cursus qui l'amènera aux plus hauts grades du Grand-Orient.

En 1909, Henri apprend par Tante Blanche que le petit Jean Coulomb (4 ans) a été premier en histoire pour avoir su que "Philippe le Bel convoque les États généraux pour avoir raison de son clergé". C'est, écrit Henri, "de l'aliénation mentale... Pauvres petites

¹⁹ *Matériaux...*, n° 3.

²⁰ Ibid. En particulier le "réflexe linguo-maxillaire" leur vaudra en 1924, après un rapport de Richet, un prix de l'Académie des sciences.

²¹ Temps nécessaire pour exciter un nerf ou un muscle par un courant double du minimum actif.

²² Sur le militantisme socialiste de Laugier, voir plus loin l'article de M. Trebitsch.

cervelles ! Dans mon système d'éducation, je compte bien laisser mes enfants libres de leurs mouvements jusqu'à huit ans au moins". Ses idées évolueront, mais c'est la première manifestation du profond intérêt qu'il portera à l'éducation.

Mentionnons enfin une petite activité entamée peut-être avant la guerre : l'examen médical, au départ comme au retour, des enfants envoyés en vacances par "La cure d'air", entreprise pionnière de Madame Mulon.

Beaux-Arts

En 1907, Henri fréquente les Costilhes, amis de la famille. Lui est un peintre assez conventionnel (par contre, quelques essais de sa femme montrent un talent délicat); il envoie à Henri une carte pour le Salon de la Société nationale des beaux-arts. Henri s'emporte contre des tableaux "incompréhensibles", mais des toiles "véritablement admirables" le font penser qu'il y a encore de vrais artistes en France. Monet n'exposait pas au Salon, mais, à l'exposition des Nymphéas chez Durand-Ruel (1909), Henri voit dans ses "études de couleur pure... plus de talent que dans tout un Salon des Artistes français".

En 1910, il rit beaucoup de la farce attribuant à un peintre Boronali les toiles barbouillées par la queue d'un âne. Cependant, au Salon des artistes indépendants, il cherche à découvrir "les germes de l'Art de demain", tout en regrettant que les artistes de valeur dédaignent la grande peinture d'un Puvis de Chavannes.

Fait surprenant pour les admirateurs de la collection Laugier-Cuttoli, le goût d'Henri pour la peinture moderne se formera lentement.

Un voyage à Londres en 1911 bouleverse son opinion sur les préraphaélites, qu'il admirait "sur la foi de Ruskin", mais il condamne en vrac les portraitistes anglais ! "Ils n'ont ni la maîtrise d'un Ingres, ni la richesse intellectuelle d'un Léonard...; ils n'ont pas la notion du tragique quotidien". Heureusement, Henri admire Turner, Velazquez, Rembrandt, Poussin, Claude le Lorrain. Mais il s'inquiète en constatant qu'il juge sans être ému, alors qu'il l'était naguère par Carrière et Puvis de Chavannes. Scientifique, il esquisse alors une théorie de la beauté : elle comporte d'abord une analyse, stade utile "parce qu'elle cultive", puis une jouissance, stade "peu intéressant, correspondant à une mentalité d'esthète". Avec Tolstoï, il pense attribuer de moins en moins de valeur à l'art !

Simultanément, dès 1909, il s'enthousiasme pour les danses d'Isadora Duncan, inspirées par la Grèce antique et qui, pour lui, expriment "les sentiments les plus hauts de l'âme", mais il hait d'autant plus la danse des salons; tous ses amis vont partager sa découverte. Quant à la musique, elle n'apparaît guère dans ses lettres que par une promesse d'aller voir Peer Gynt.

La caserne

Après l'échec de sa propagande contre les projets militaires, Henri attend sans joie une incorporation (qu'il a repoussée jusqu'au 5 août 1913) au "Train des équipages" à Orange. Six semaines de classes lui paraissent supportables : le matin, maniement des armes et instruction militaire, "choses fort indifférentes"; l'après-midi, équitation en manège puis en campagne après un arrangement amiable avec son brigadier. "Chose étrange", le commandant en chef de l'escadron est un franc-maçon, et Henri connaît maintenant les avantages de l'assistance mutuelle !

Si nous avons pour but d'écrire un panégyrique d'Henri Laugier, nous devrions nous étendre longuement sur sa conduite pendant la guerre, conduite qui fut admirable. Mais cette effroyable guerre apparaît dans sa vie comme une longue parenthèse dont il parlait très peu²³. Son importance pour l'avenir d'Henri fut avant tout la naissance chez lui d'un patriotisme viscéral, mais éclairé.

La guerre en Champagne

A Orange, Henri s'intéressait encore aux événements politiques "dans la mesure où ils marquent notre époque d'un caractère prérévolutionnaire". Mais la guerre le surprend à Paris, médecin auxiliaire d'un escadron du Train²⁴, et elle balaie toute autre préoccupation. Il équipe des sections automobiles, puis part avec l'une d'elles. Il voit les réfugiés, comprend que la lutte sera longue, mais ne peut croire que tout soit atrocité chez les Allemands et tout héroïsme chez nous. Il inaugure la constitution dichotomique de ses lettres de guerre : objectives, pénétrantes, mais systématiquement optimistes sur ses dangers personnels.

Il se morfond trois mois à Versailles, et veut aller se battre²⁵ : "Ayant accepté... les avantages de la solidarité nationale, je dois en accepter aussi les charges". Le voici donc, en 1915, avec l'infanterie dans la boue de Champagne. Il faut réduire à merci les "Boches", sans croire que les avantages d'une paix victorieuse équilibreront la mort de dix millions d'hommes.

1916 ! Verdun résiste, et l'on entend le bruit de "l'effroyable canonnade". Provence et Kabylie sont loin. Abris dans la craie, puces, gaz asphyxiants, poux. Un contrôle parlementaire serait utile (on aurait dû faire des voies ferrées, des routes, des tranchées de repli). Il faut préparer les civils à la guerre longue. Mais Henri n'a "point encore" (10/6/16) d'opinion définie sur la question du bachot ! Bref il s'ennuie, jusqu'au moment où il devient médecin-chef dans un secteur "assez dur"²⁶. Installations enterrées, puces toujours, rats; marches nocturnes mal organisées. Son père, effrayé, veut le faire récupérer pour des travaux scientifiques. Mais lui, qui "commençait à se sentir utile", est furieux d'apprendre ces démarches. Par contre, lorsque son "médecin divisionnaire" lui demande s'il accepterait de servir dans l'armée d'Orient, l'idée le séduit malgré l'émotion qu'il va avoir en quittant les hommes en détresse dont il est devenu le soutien.

La guerre en Orient

Au moment de partir pour Salonique, fin août 1916, Henri Laugier se reproche son "défilage". En réalité, les effectifs de son 37ème Régiment d'infanterie (qui se flatte d'être le régiment des lions et dont il épousera l'esprit de corps) fondront sous ses yeux, moins par les batailles que par les maladies : paludisme, dysenterie, jaunisse, grippe

²³ Nous renvoyons à ses lettres [*Matériaux...*, n° 3]. Son père en a publié les plus belles pages dans le *Bulletin de l'enseignement primaire*.

²⁴ Peut-être fit-il alors son unique accouchement, celui de la femme du colonel.

²⁵ Marie dit qu'il court à la mort et veut la sienne, 6/12/14, *Matériaux...*, n° 2.

²⁶ Des "sinécures agréables" (!) que le hasard lui avait procurées depuis le début de la guerre, il dit avoir conservé "une espèce de gêne" (15/7/16).

espagnole²⁷. Sa vigueur physique, son passé de montagnard grenoblois, sa facilité d'adaptation, supporteront sans trop de dommages les péripéties de l'armée Sarrail, affligée d'une organisation déficiente (contre laquelle il protestera sans cesse, moins pour lui que pour les hommes, souvent réduits aux permissions "de convalescence" et à la relève "par les brancardiers"). Les sites sont beaux, les villages pittoresques, les populations variées; mais le courrier arrive mal, la chaleur est lourde ou le froid intense, on fait des kilomètres (sac à dos pour les hommes, avec quelques mulets pour le service de santé) au soleil ou dans la nuit, sans manger chaud, sans se laver, sans s'épouiller, pendant des jours; de grands fiévreux dorment à la belle étoile. Après chaque déplacement, Henri fait creuser d'urgence des sapes éphémères, pour le poste de secours puis pour les hommes.

Monastir est repris le 19 novembre 1916; mais, faute de renforts, les cimes restent aux Bulgares. A Verdun, on contre-attaque. Indifférent, comme ses vieux troupiers, à l'inconfort "absolu" de leur situation, Henri se passionne pour la conduite de la guerre, le rôle des scientifiques²⁸, celui des littérateurs comme Barbusse. Il voudrait qu'on contrôle plus étroitement les chefs civils et militaires²⁹. Il voit clairement qu'il faut arrêter les offensives en attendant "l'Amérique, le Japon, le monde entier".

Dans la prise d'un célèbre piton à 1 248 mètres, le bataillon compte 11 blessés et un mort sur 17 officiers. La famille d'Henri lui arrache le texte de ses citations³⁰; lui, dit seulement : "On ne fait pas son devoir plus ou moins bien, on le fait ou on ne le fait pas."

Le moral général devient meilleur. Il y a des permissions. Vingt-sept jours à Paris poussent tout de même Henri à faire une demande d'utilisation dans un hôpital ou un service de recherches.

L'année 1918 le trouve dans la magnifique région montagnaise des lacs albanais. L'état sanitaire y est bon, mais le retour en plaine amène les typhoïdes. Paris est bombardé. Henri passe de l'enthousiasme à la mélancolie, mais il est envoyé de nouveau en montagne, où des paysages très nobles "font penser aux tableaux de Ménard"³¹ et où il fait des observations médicales de fiévreux. Puis le voici brusquement muté, un peu honteux de quitter après deux ans ses camarades du 37ème : il devient responsable d'une salle de 60 malades dans un grand hôpital de Salonique, inquiet, mais non fâché³², d'avoir médicalement beaucoup à réapprendre. Il bûche dur, fait presque tous les examens de sang. Enfin, vers le moment de l'armistice, il est remis à la disposition du ministre, sans doute à la demande de Lopicque qui faisait des recherches pour l'armée.

²⁷ Henri recevra la médaille d'argent des épidémies.

²⁸ "Je ne crois pas que l'association Breton-Perrin fasse beaucoup mieux que l'association Painlevé-Borel" (19/1/17).

²⁹ Il y reviendra : "La machine guerrière s'est montrée très insuffisante... L'action parlementaire est la seule qui puisse briser les résistances" (13/7/17).

³⁰ A l'ordre du Régiment : D'un dévouement absolu A Negocani (18 novembre 1916), puis devant la cote 1248 (27 novembre au 9 décembre 1916), a pansé, dans plusieurs circonstances, sous un bombardement meurtrier, très ajusté, et en terrain découvert, les blessés de son bataillon. A l'ordre de la Division : Appelé auprès d'un blessé qui venait d'être frappé d'un éclat d'obus le 5 mars 1917, l'a pansé avec le plus grand courage sous le bombardement; a dirigé personnellement le transport de ce blessé, tué par un nouvel obus, qui l'a atteint pendant qu'on le transportait au P.S. Déjà cité à l'ordre du régiment pour sa belle attitude au cours d'une bombardement.

A l'ordre du Corps d'Armée : Médecin major d'un rare mérite. A fait l'admiration de tous par sa belle attitude au feu. N'a pas hésité à déplacer vers l'avant son P.S. pour donner des soins plus immédiats aux blessés du Régiment. A fait preuve au cours de ces rudes journées du plus bel esprit de dévouement et de sacrifice et du plus complet mépris du danger.

³¹ Le très classique Emile-René Ménard (1862-1930).

³² N'écrivait-il pas, le 27 octobre 1916 : "La médecine théorique serait rudement intéressante et curieuse si on avait le temps de faire de l'art pour l'art"?

La Fondation Thiers

En 1919, Henri entre à la Fondation Thiers³³, noble institution sise à l'époque au rond-point Bugeaud (XVIème arrondissement). Il se rend de là au laboratoire où il achève sa thèse de sciences, déterminant en particulier sur lui-même l'excitabilité d'un tissu lorsqu'on y a arrêté la circulation sanguine. L'essentiel n'est plus là : dans cet énorme escalier entouré de quelques chambres se nouent de durables amitiés entre des "pensionnaires" admirablement choisis : Jean-Marie Carré, futur animateur des Compagnons de l'université nouvelle, Émile Bouvier, laïque militant, et André Ganem, qui sera, pour Henri, le fidèle entre les fidèles, l'ami des bons et des mauvais jours, et le modèle des grands intellectuels israélites qu'il admirera tant³⁴.

Henri Laugier va commencer sa vie publique. Il rencontrera Marie Cuttoli, et il deviendra difficile de démêler leurs goûts. Ils auront des foules d'amis; quelques-uns en seront durablement marqués.

³³ Remercions ici son actuel directeur Raymond Polin, membre de l'Institut, à qui nous devons une grande partie de nos informations sur la Fondation.

³⁴ Pour le rôle de ces trois personnalités, voir l'article de M. Trebitsch.